

Un escape game conçu par des élèves

Pédagogie. Décrypter, manipuler et, surtout, coopérer... Avec le jeu *L'usine à gaz*, les élèves ont une heure pour trouver la fuite de gaz avant l'explosion. Après, il sera trop tard.

Reportage

« Voilà, c'est ici. » Audrey Dominique, professeure de mathématiques ouvre la salle « Usine à gaz » du collège du Fort, à Sucy-en-Brie, en région parisienne. « Lorsque les élèves rentrent, la pièce est dans le noir. Je les guide pour qu'ils attrapent une blouse. Une vidéo sur mon ordinateur portable détaille leur mission. Elle consiste à trouver la fuite de gaz dans un laboratoire russe en moins d'une heure. Puis, le compte à rebours se met en route. À ce moment-là, ils peuvent allumer. »

De code en cadenas

Au mur, une carte de l'URSS. Sur le bureau, un téléviseur à tube cathodique, un minitel, un vieux ordinateur et un téléphone à cadran. En face, une armoire sur une estrade et un tableau. Il ne manque que l'odeur du gaz dans ce petit espace sans fenêtre mais, ouf, ce n'est qu'un jeu. Un escape game, plus précisément.

Le but pour les participants guidés par un maître du jeu est de résoudre des énigmes pour s'évader. Celui du collège du Fort a été réalisé, il y a trois ans, par les élèves de 3^e option science, coachés par leur professeure de mathématiques.

Le projet a duré l'année scolaire 2016-2017 (1). Les élèves ont suivi les consignes de leur professeur pour imaginer un contexte, concevoir des objets et élaborer des énigmes... Parmi celles-ci, un code à trouver après avoir manipulé avec dextérité des boulons dans une large boîte transparente, puis actionné un système de balancier. « Quand les élèves lisent la suite de chiffres, ils sont obligés de coopérer et de communiquer pour l'écrire au tableau », remarque



Ce mois de février 2020, Sasha et Anaïs, alors en 3^e, avaient accepté d'enfiler à nouveau les gants intégrés à la boîte pour déplacer des boulons. Ici avec leur professeure, Audrey Dominique.

PHOTO : ANNE-FLORE HERVÉ

Audrey Dominique. De code en cadenas, en passant par du déchiffrement optique, ils vont finir par trouver une poignée de porte... Car contrairement aux apparences, il n'y a pas une salle mais deux. « Fabrice Dubuisson, l'ouvrier du collège, nous a permis d'imaginer un passage secret qui mène à un laboratoire », se souvient Audrey Dominique.

Après les mathématiques et un peu d'histoire, place à la chimie pour résoudre de nouvelles énigmes et éviter, si possible, l'explosion imaginaire.

« On n'a pas réussi », déplore Anaïs. Lorsqu'elle était en 4^e option science, l'adolescente y a joué avec un groupe de sa classe. « On a galéré avec la boîte », se souvient-elle. « Nous, c'était avec la poignée de porte, explique Sasha. On a perdu

trop de temps à trouver le passage. Mais c'était super. »

Anne-Flore HERVÉ.

Ludique et pédagogique

C'est au Japon qu'est né l'escape game en 2008. Le concept arrive en Europe dans les années 2010.

Hinthead, le premier escape game français, s'installe à Paris fin 2013. Plusieurs joueurs sont enfermés dans une pièce et doivent résoudre une enquête dans un temps donné pour en sortir.

En milieu scolaire, cette pratique pédagogique innovante est utilisée de deux façons : soit les élèves jouent à un escape game conçu par un ou des enseignants, soit les élèves le créent sur le long terme avec leur pro-

fesseur. Des salles transformées en escape game sont très rares. *L'usine à gaz* a nécessité un investissement important en temps de la part du professeur mais aussi des élèves.

« Je n'imaginai pas une telle émulation et un tel investissement, reconnaît Audrey Dominique. Les élèves travaillaient en autonomie, soit chez eux, soit en permanence, dans le plus grand secret. » Certains d'entre eux ont utilisé l'escape game comme sujet d'oral pour leur épreuve orale de l'examen du brevet du collège.

Covid : la vie amoureuse au ralenti

Lycéens. Les mesures barrières sont-elles des tue-l'amour ? Illustration au lycée Pierre-Mendès-France, à La Roche-sur-Yon.

Des lycéens prêts à parler de leur vie amoureuse perturbée par le Covid et particulièrement par le reconfinement ? Au lycée Pierre-Mendès-France, à La Roche-sur-Yon (Vendée), Marie, Clémence et Arthur (1), élèves de première, âgés de 15 et 16 ans, se jettent à l'eau sans se faire prier.

Privés des traditionnelles sorties en ville le mercredi après-midi et le samedi, les jeunes couples n'ont plus que le lycée pour se voir.

Clémence et son copain sont intimes. De quoi faciliter un peu d'intimité ? La jeune fille soupire : « C'est très limité. Même dans l'internat, le port du masque est obligatoire, y compris dans les chambres, sauf quand on dort. » Les choses se sont compliquées avec l'instauration des cours en présentiel, une semaine sur deux. Clémence souffle : « Par chance, j'ai pu échanger avec quelqu'un pour avoir la même semaine que mon copain. »

Arthur vient de vivre une rupture : « C'est clairement lié au fait de ne pas pouvoir nous voir le week-end. » Tenter une nouvelle relation au lycée ? Arthur est catégorique : « Je n'ai même pas envie. La magie du lycée, elle n'est plus du tout là. On se dit bonjour et au-revoir, les seuls moments pour se voir sans masque, c'est en sport, à la pause cigarette et pour manger, assis en quinconce... »

Marie avoue : « J'ai craqué. » Puisque les rendez-vous amoureux ne figurent pas sur les fameuses attesta-



Le reconfinement empêche les amoureux de se voir. PHOTO : OUEST-FRANCE

tions de déplacement, il y a quelques jours, pour la troisième fois depuis fin octobre, elle est allée retrouver son copain, élève d'un autre lycée. Des retrouvailles, « 10-15 minutes, dans la rue ». « On est hyperprudents, et lui d'autant plus qu'il a un proche fragile. Mais on a fini par se dire qu'on se privait de quelque chose de primordial. »

Le proviseur du lycée, Joël Gamess, ne cache pas son inquiétude : « D'une manière générale, les jeunes respectent les consignes. Et moi, le matin, quand je vois tous ces lycéens correctement masqués, alors qu'à deux pas passent des personnes retraitées avec le nez dehors... Franchement ? Ça me dérange. »

Claire HAUBRY.

(1) Prénoms d'emprunt.

Comment c'était sans les fast-foods ?

Souvenirs. Les petits-enfants considèrent certaines habitudes comme indispensables. Ils oublient que leurs aînés ont vécu sans. Chantal, 72 ans, et Yvon, 77 ans, racontent.

Chantal, Rennaise de 72 ans, a commencé à travailler à 17 ans, à Paris. Le midi, pas question pour elle de déjeuner au fast-food. La restauration rapide n'existait pas ! « On mangeait dans un petit réfectoire d'entreprise. Nous, on avait le temps de manger... On n'avait pas une vie aussi speed que vous ! » sourit-elle.

À l'époque, si on voulait manger rapidement, on avait le choix entre un croque-monsieur dans un bar ou un hot-dog mangé debout dans une gare. « Moi, quand je faisais des courses le midi, j'achetais une part de pudding dans une boulangerie. J'étais rassasiée jusqu'au soir. » Chantal voit que les fast-foods sont

des espaces d'autonomie et de détente pour les adolescents d'aujourd'hui. « Vers 16 ans, j'allais au bar sans le dire à mes parents. Je commandais un café et deux tartines beurrées. Je me sentais si libre ! »

« Grève de la faim »

Yvon, 77 ans, aurait bien mangé n'importe où plutôt qu'à la cantine de son lycée de Saint-Malo : « C'était si mauvais qu'on a fait une grève de la faim. Les filles externes nous ramenaient des vivres, planqués sous leurs vêtements. » Pour se retrouver entre amis, ils organisaient des « sur-boums » chez ceux dont les parents



Avant l'arrivée des burgers, on mangeait plutôt des sandwiches jambon-beurre. PHOTO : OUEST-FRANCE

étaient absents. « Ce qu'on amenait à manger était très simple : du pain, un saucisson. »

Pas de chips ni de pop-corn. Yvon aimait aussi jouer au flipper dans les bars malouins. « Là, on pouvait commander un casse-croûte : baguette, jambon, beurre. » Plus tard, quand il a commencé à travailler aux alentours de Rennes, il déjeunait dans des petits restaurants de campagne. « Pour l'équivalent d'1 € environ, on mangeait du pot-au-feu ou de la saucisse au chou en entrée, un bifteck frites en plat, une salade et un dessert. » Plus copieux qu'un menu de fast-food, même XL. Et son premier hamburger ? « Eh bien... je crois que je n'en ai jamais mangé ! »

Audrey GUILLER.

Humeurs familiales

Trop d'écrans

« En télétravail chez mes parents (deadlines, coups de fil...), ma mère ponctue systématiquement ma journée de petits « Tu passes vraiment beaucoup de temps sur l'ordi, tu n'en as pas marre ? C'est pas sain. » Comme si j'étais en train de me taper des parties de GTA. J'ai 38 ans. » (Par @FelCassan sur Twitter)

Mauvaise blague

« Quand ton enfant te raconte une blague, t'en as pour quatre heures. Tu ne comprends rien. Il oublie la moitié de la blague, toute la fratrie s'en mêle : Mais noon, c'est pas du tout çaaaa. Ils se disputent. Ils recommencent vingt fois. Tu ne connais jamais la chute, et en plus, t'as intérêt à rire à la fin. » (Sur la page Facebook de Parent épuisé)

Je te l'avais dit

« Réussir à ne pas dire à ses gosses : Voilà ! Je te l'avais dit ! est l'une des parties les plus difficiles de la parentalité. » (Sur le compte Instagram de moms_et_dads_impairfaits)

Fin de stock

« 2040, 8 h du matin. Georges prend le dernier rouleau de papier WC que ses parents avaient acheté en 2020. »



« En quête d'un jeu de société familial pouvant rapidement partir en vrille... »

PHOTO : FOTOLIA

(Sur la page Facebook de The délire)

Joyeux Noël

« Notre fils veut un chat pour Noël. D'habitude on fait une dinde, mais bon, si ça fait plaisir au petit... » (Sur la page Facebook de Papa Chouch)

Chuuut !

« Mon mari qui emmène notre fille au lit. Trente minutes plus tard, je trouve que c'est hypersilencieux. Je vais dans la chambre, elle a les yeux grands ouverts et elle me dit quoi ?

Je te l'avais dit (bis)

« J'ai quand même dit quatre fois *Pense à ton sac* à mon fils. Avant qu'il ne l'oublie... » (Par @Le_Petit_Merle sur Twitter)

Petit Poucet confiné

« C'est super cool cette extension de la distance de promenade à 20 kilomètres. Cela fait des semaines que j'essaie d'abandonner mes enfants,

mais forcément à moins d'un kilomètre, ils rentrent... Ce week-end, ça devrait être bon. » (Par @Nain_Porte-koï sur Twitter)

Stratégie

« En quête d'un jeu de société familial pouvant rapidement partir en vrille pour que je puisse quitter la table en lâchant un *Puisque c'est comme ça je vais faire la sieste*, sans éveiller de soupçons de préméditation. » (Par @Tweeleti sur Twitter)

Petite annonce

« Bon ben moi, j'ai des classes d'une vingtaine d'étudiants, mais ils n'ont pas le droit de venir à la fac. Du coup, je cherche une église libre le mardi matin, de 11 h à 13 h (chauffée serait un plus). » (Par @Beratrice sur Twitter)

Stress à l'école

« Être parent, c'est connaître cette montée d'angoisse quand la maîtresse vous arrête à la sortie de la classe pour vous dire *Vous avez cinq minutes ? J'aimerais vous parler*. » (Sur le compte Instagram de moms_et_dads_impairfaits)

Repérés sur le Net par Janik LE CAÏNEC.

Le Covid-19 aura-t-il un impact sur Noël 2020 ?

8 parents sur 10 déclarent que la crise sanitaire n'affectera pas la fameuse liste au Père Noël

Deux tiers ont déjà commencé leurs achats de Noël depuis la Toussaint et n'envisagent pas d'offrir moins de cadeaux à leurs enfants

Ils sont de plus en plus nombreux à vouloir privilégier des cadeaux favorisant l'échange et la conscience responsable des enfants

tels que les jouets d'occasion (41 %), en promotion ou à petits prix (81 %), de bonne qualité (91 %)...

Nombre de cadeaux par enfant
1 à 3 cadeaux

Budget moyen par enfant
140 euros

Les cadeaux les plus plébiscités par les enfants

- 1^{er} Les produits high tech
- 2^e Les jeux de société
- 3^e Les jouets de plein air
- 4^e Les jouets connectés

Baromètre du label Approuvé par les familles réalisé du 1^{er} au 5 octobre 2020, auprès de 912 parents d'enfants de moins de 16 ans.